Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 23 (1935)

Heft: 463

Artikel: La prostitution, ses causes, ses remèdes

Autor: Delachaux, V.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-262074

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

marque de protection conférée aux producteurs remplissant certaines conditions; c'est un moyen de soutenir, en les recommandant au public, les produits qui méritent de l'être.

En acquérant le droit d'user du Label, les producteurs acquièrent en même temps l'aide de la Ligue qui entraînera le public à remarquer et à acheter les produits qu'elle lui signale ainsi. Une des conditions pour obtenir le droit d'user du Label est la rémunération convenable de la main-d'œuvre. Par ce moyen, la Ligue lutte efficacement contre les salaires insuffisants.

L'acheteur a tout intérêt à être renseigné sur la valeur réelle des produits qui le tentent; il saura que ceux qui portent l'estampille du Label peuvent être achetés de confiance, même s'ils semblent un peu plus coûteux, que ce sont des objets qui ont été examinés et contrôlés par la Ligue, qui sont fabriqués en Suisse et aussi que le salaire de l'ouvrier confectionneur a été convenable.

Le Label est une marque légalement protégée et la propriété exclusive de la Ligue sociale d'acheteurs. Les producteurs qui désirent être au bénéfice du Label doivent s'adresser à la Ligue en fournissant tous les renseignements nécessaires sur les articles qu'ils désirent protéger. La Ligue de son côté fait la publicité nécessaire pour donner au Label toute son efficacité (articles dans la presse, affiches, expositions, conférences, etc.).

V. D.

Cliché Mouvement Féministe

Mlle Anna GUTZWILLER

vient d'être nommée deuxième assistante de police à Berne. Elle sera une aide précieuse pour la première assistante, Mlle Ernst, et les femmes de la capitale sont reconnaissantes aux autorités qui, d'elles-mêmes, firent cette nomination sans qu'elle ait été précédée de démarches ou de pétitions.

La prostitution, ses causes et ses remèdes

Sous ce titre, la Fédération abolitionniste internationale publie les travaux présentés au 1er Congrès international de morale sociale siégeant à Budapest, Congrès dont notre journal a rendu compte en son temps.

Cette maladie sociale — et vieille comme le monde — qu'est la prostitution sévit surtout dans les villes de population dense et son développemnet dépend ainsi, logiquement, de l'urbanisation d'un pays. Cette urbanisation a encore pour résultat de permettre aux intéressés de se cacher pour perpétrer leurs attentats contre l'hygiène et la morale et d'échapper beaucoup plus facilement à la police. A Budapest, il y a bien dix mille prostituées clandestines pour mille enregistrées à la police.

Lombroso et d'autres savants avaient établi que les prostituées présentent des signes de dégénérescence qui les distinguent, comme les criminels, des individus honnêtes. Cette théorie est périmée et les savants admettent aujourd'hui qu'il n'y a pas d'altération anthropologique chez la plupart des prostituées et que, par conséquent, il n'existe pas de prostituée-née. De plus, au lieu de prétendre que l'avidité au gain, l'horreur du travail, la vanité, le penchant au mensonge et au vol, etc., sont les causes de la prostitution, comme on le prétendait récemment encore, on admet actuellement que l'individualité de la prostituée n'est pas la cause, mais la conséquence de son occupation. Donc, la prostitution ne dépendant pas de penchants innés de l'individu ou de « crime hérité », mais étant le résultat de certains traits de caractère, d'un enchaînement tragique de circonstances et de données sociales ne dépendant que pour une petite part de la prostituée, celle-ci est une victime de la prostitution.

Les causes de la prostitution sont principalement: la négligence ou l'égoïsme des parents ou du tuteur, la vanité féminine, le désir d'une vie légère et gaie, l'alcool, la cocaïne et d'autres drogues, la paresse, le manque de sens moral, une intelligence déficiente, un caractère irresponsable, l'absence complète du sens de la dignité humaine et spécialement de la dignité féminine, un érotisme développé, un mauvais entourage, la pornographie, le proxénétisme, la soif de plaisir et le goût de la prostitution chez les hommes, la décadence sociale, la misère et l'abandon. Cette dernière cause domine certainement toutes les autres. La société est véritablement responsable de la prostitution et aussi l'entourage et aussi la famille, et la lutte contre ce fléau social devrait être la tâche morale la plus immédiate de la société et de l'Etat. (extrait du rapport du docteur Donos, médecin en chef d'hôpital, professeur d'université à Budapest et vice-président de l'Association hongroise contre la traite des femmes et des enfants).

Le professeur Mittermaier de Heidelberg envisage que les enfants des familles pauvres des grandes villes vivant dans la rue ou dans des logis trop peuplés sont témoins de scènes scandaleuses tel qu'il est presque héroïque de leur part de conserver encore quelques notions de moralité. L'enfance illégitime et son éducation forcément relâchée, la monotonie et le manque de joie du travail dans les usines sont encore des causes de prostitution. Et certaines professions comptent beaucoup plus de prostituées que d'autres, par exemple, les employées de maison, les ouvrières de fabrique, les sommelières, les modistes, les couturières, les repasseuses, les vendeuses, etc.

Voilà, sommairement résumées, les causes de la prostitution. Quant aux remèdes, il est envisagé en tout premier lieu l'éducation de la jeunesse, qui est, du reste, plutôt un moyen préventif. Le Dr. Paulina Luisi, de Montevideo, rend responsable la désolante situation économique du travail féminin. Son amélioration sera certainement un remède efficace contre la prostitution. Il faut lutter aussi contre la notion erronée du mal nécessaire, doctrine équivoque et brutale, qui autorise toutes les licences masculines, contre le relâchement des liens conjugaux et il faut rappeler les devoirs de propreté, de santé, d'intégrité physique et morale de l'homme et de la femme unis par le mariage et appelés à donner naissance à des êtres nouveaux. Le goût de la propreté inculqué et développé chez les jeunes filles peut les faire reculer devant les contacts malpropres. Dans ce domaine, l'éducation scolaire peut remédier à l'éventuelle carence maternelle, nous dit Mme von Kirchbach, de Dresde, qui préconise en outre l'enseignement en commun des garçons et des filles.

Mais les remèdes, les vrais remèdes? Les trouvera-t-on dans les œuvres privées ou officielles de préservation, de protection, de répression, ou dans une juridiction spéciale pour les mineurs, telle que la présente Mlle Andrée Colin, membre de la Section des questions morales de la S. d. N.? Il n'y a pas de lutte rationnelle contre la prostitution sans lutte contre l'immoralité sexuelle, a-t-on écrit fort justement. Les lois sont-elles d'une utilité pratique et efficace contre cette immoralité? se demande M. Sempkins, du Bureau international pour la suppression du trafic des femmes et des enfants. Oui, quand elles suppriment les maisons de tolérance, les endroits où l'on s'amuse qui constituent une tentation permanente, quand elles établissent la police des rues et des établissements publics et qu'elles suppriment la sollicitation publique, et ne permettent pas à la prostitution luxueuse de s'afficher et d'exciter ainsi l'envie de jeunes personnes, en même temps pauvres et avides de plaisirs, quand elles punissent les représentations ou les écrits obscènes et les clubs nudistes organisés pour servir le vice, etc., etc. Bien que la législation ne puisse résoudre toutes les difficultés, elle peut beaucoup, si elle est honnêtement appliquée, pour les diminuer tout au moins.

(S'adr. rue de l'Hôtel-de-ville, 8, Genève)

V. Delachaux.

Les effets de la rationalisation sur l'emploi et les salaires des femmes en Allemagne

Le B. I. T. publie, sous la signature de Mme Judith Grünfeld, une brochure donnant les résultats d'une minutieuse enquête faite en Allemagne à propos des effets de la rationalisation sur les salaires et l'emploi des femmes dans ce pays. L'auteur apporte une utile contribution à l'étude de ce problème; elle y examine, à l'aide de données provenant de sources diverses, les changements survenus au cours de ces dernières années. Elle s'attache, en particulier, aux résultats d'une enquête effectuée par la Fédération allemande des ouvriers en métallurgie, et étudie, d'autre part, le rapport entre l'emploi des femmes et l'écart habituel entre les salaires des femmes et des hommes.

Voici quelles sont ses constatations essentielles; elles sont d'autant plus intéressantes à enregistrer que l'Allemagne est, de tous les pays d'Europe, celui où les progrès techniques ont peut-être été poussés le plus loin, et où le chômage en masse a atteint, depuis la crise, le niveau le plus élevé.

Pendant la période de prospérité qui précéda la guerre, les hommes en âge de travailler ne couvraient que le 68 % des besoins de la main-d'œuvre, et il y avait à cette époque pénurie de main-d'œuvre féminine.

De juin 1928 à juin 1932, le nombre des hommes employés a baissé de 32,5 %, tandis que celui des femmes n'a baissé que de 23,4 %. En juin 1928, on comptait 50 femmes pour 100 hommes occupés; en juin 1933, la proportion était de 56,7 %.

Il faut se garder de conclure de ces chiffres que la situation de la femme sur le marché du travail soit, de façon générale, plus favorisée que celle de l'homme. Il résulte de l'étude des variations des proportions respectives du personnel féminin que les employées représentent actuellement un groupe très important par rapport à l'avant-guerre; de 1907 à 1913, leur nombre était de 112.000; il a passé à 875.000 en 1925, dans le commerce, les transports, l'industrie, etc. Le nombre des employées a augmenté davantage que celui des ouvrières. Et c'est à cause de ce déplacement en faveur des employées que le mouvement d'opposition contre le travail féminin est parti des milieux d'employés.

De même qu'au début du machinisme, l'entrée des femmes dans les ateliers s'est heurtée à l'hostilité des hommes, de même, aujourd'hui, la substitution progressive de la femme à l'homme sous l'influence de la mécanisation et de la subdivision du travail de bureau, est mal accueillie par l'élément masculin. Mais, pour les employées d'aujourd'hui, comme pour les ouvrières d'autrefois, ce n'est pas l'*offre*, mais la *demande* de main-d'œuvre féminine qui constitue le facteur décisif. Les offres d'emplois ont, en effet, été plus nombreuses, en chiffres absolus, pour les femmes que pour les hommes, alors que les demandes d'emplois ont été plus élevées chez les hommes que chez les femmes. Et ce déplacement est tout particulièrement remarquable dans l'industrie chimique et métallurgique, où le remplacement de la main-d'œuvre masculine par la main-d'œuvre féminine s'accentue de jour en jour. Cela provient de ce que le rendement du travail de la femme est égal, sinon supérieur, à celui de l'homme, et que son salaire est naturellement inférieur.

Envisagé sous cet angle, le problème des salaires féminins, de la rétribution traditionnellement inférieure des ouvrières par rapport aux ouvriers, revêt une importance particulière. Les femmes fournissent « aux pièces » un travail équivalent à celui des hommes; on les paie moins. Et c'est une grosse tentation pour l'employeur de réaliser des économies en remplaçant l'homme par la femme. Il arrive ainsi à économiser jusqu'au 50 % du salaire...

Et tous les exemples cités par l'auteur tendent à prouver que ce qui s'impose avant tout c'est une revision profonde et complète de la concep-

---

tout cas, ce n'est pas avec ces pauvres jambes pareilles à des bâtons et à ces pieds d'enfants de six ans, qui ont l'air d'être collés sur les jambes-bâtons, qu'il serait possible de rattraper un enfant en danger devant un véhicule ou un chien. Les femmes d'âge moyen ont souvent encore ces pieds d'autrefois. Non loin de Shanghai, à six heures d'express, dans le splendide district de Hanchow, j'en ai vu un grand nombre, en particulier chez les femmes de la classe moyenne ou de la plus basse, et surtout dans la population des villes. A la campagne, on ne saurait qu'en faire, car la paysanne doit pouvoir seconder le travail de son mari.

J'en ai vu beaucoup de ces campagnardes, durant une excursion en rickscha jusqu'à la tombe de Confucius, car la route, qui compte sept kilomètres, passe à travers de nombreux villages. Quelle affreuse pauvreté! Que tout est primitif! Les femmes dépeignées sont couvertes de haillons; les enfants, et même parfois les jeunes filles, sont totalement nus, ces dernières ayant tout au plus une sorte de pagne. A cause de l'ardeur du soleil, les enfants portent de gigantesques chapeaux de paille pointus. Les instruments de travail n'ont pas changé depuis des milliers d'années; le blé est moulu par un moulin à main qu'actionne tantôt un petit cheval, tantôt une femme. On fait encore la cuisine en plein vent, entre deux pierres. Les femmes, ici, sont loin de l'émancipation.

Malgré tout, les enfants donnaient une impression de gaieté; mais dans les orphelinats des missions, on voit d'autres tableaux. Les deux orphelinats de Shanghai voient chaque année de 15 à 1800 enfants abandonnés à leurs portes, sur lesquels le 80 % meurent dès leur admission. Je n'ai rien vu de plus impressionnant que cette salle des condamnés à mort. Qui peut les secourir? Seules les missions catholiques, les autres n'acceptant pas d'enfants. Aussi pareil spectacle est-il bien fait pour convertir ceux qui ne croiraient pas encore à la nécessité des missions. Même aux Chinoises modernes, il n'y a que le christianisme à la longue qui pourra leur donner un terrain ferme sur lequel édifier leurs vies; il n'est pas possible qu'elles retournent à l'ancien ordre familial et au culte des ancêtres.

K.-M. Fassbinder.

(Trad. libre de M.-L. P.)

Les femmes et les livres

Lucile de Chateaubriand

Sur cette sœur d'un homme illustre, sur cette Lucile passionnée comme peu de femmes le furent, et toute blottie à l'ombre de la gloire fraternelle, il a été beaucoup écrit. Des écrivains, et des meilleurs, ont tenté de fixer d'un trait précis cette silhouette fuyante, sur laquelle son frère nous a raconté somme toute, plus de mensonges qu'il n'est permis, même à un imaginatif.

Un livre nouveau est sorti récemment de presse, *Lucile de Chateaubriand*, par Albéric Cahuet[1] L'auteur, à qui nous devons déjà de très belles études de femmes, retrace avec beaucoup d'art et avec une émotion qu'il sait nous faire partager, la vie de celle qu'il appelle « un Werther féminin ». Il s'attache à détruire la déplorable légende répandue à la suite de la publication par Chateaubriand de son *René*, qui déforme la pure tendresse du frère et de la sœur, et on peut dire que le livre de M. Cahuet est une éclatante réhabilitation.

Rien n'annonçait chez Lucile enfant la femme charmante qu'elle devint. « Jaune comme la primevère et triste comme la feuille séchée », elle était laide, un peu contrefaite, portait un corset et un collier de fer pour redresser sa taille, et avait l'esprit endormi. Bien que de quatre ans l'aînée de son frère, elle était sa compagne de tous les instants. « On me livra Lucile comme un jouet » écrira plus tard Chateaubriand. « Jouet patient, facile, qui s'attache instinctivement à ce qu'on lui donne, car une petite fille a toujours un amour maternel à placer », ajoute M. Cahuet. Ce frère était alors un parfait vaurien et c'est Lucile qui, pour lui éviter des semonces, raccomode en cachette ses vêtements déchirés dans les batailles journalières avec les polissons de Saint-Malo.

La famille Chateaubriand s'est transportée à Combourg, château imposant par sa masse de pierre grise et ses quatre tours, triste aussi et le pied baignant dans des eaux noires. Lucile a dix-sept ans; elle erre, toujours songeuse, sur les bruyères des landes ou sous les grands bois, « front pensant, âme grave, cœur prenant », et miraculeusement devenue belle. On ne peut imaginer jeune fille aussi compliquée. « Tout, a noté Chateaubriand, lui était souci, chagrin, blessure; une expression qu'elle cherchait, une chimère qu'elle s'était faite la tourmentaient des mois entiers. A dix-sept ans, elle déplorait la perte de ses jeunes années et se voulait ensevelir dans un cloître ».

De cette passionnée toute enveloppée de mystère, on fit une chanoinesse, état intermédiaire entre la vie religieuse et la vie du monde. Cette qualité valait des avantages certains; ou bien la chanoinesse vivait dans la maison-mère, ou elle demeurait dans sa famille. Dans les deux cas, elle avait droit à une rente, ainsi qu'à être appelée « Madame la Chanoinesse », et à être secourue en cas d'infortune. De par son titre nouveau, Lucile devait éviter le luxe vestimentaire et nobiliaire, vivre très simplement même dans le monde, s'abstenir de lectures dangereuses, de spectacles, de bals et de toute espèce de fards. Le temps qu'elle ne donne pas à son frère, elle le passe en prières.

Lucile a vingt ans, son frère en a seize. « Autour d'eux nul ne les comprend comme ils se comprennent... elle reçoit tous les chocs de l'esprit fraternel qui tour à tour l'entraîne et se replie en elle. Tous deux se rapprochent et, à toutes les heures, se découvrent davantage leurs identités... Si pareils, dans cette magnificence intime de leur jeunesse, que l'on n'imagine pas, entre les êtres, de communion plus étroite. Les mots de l'un tombent dans l'émoi de l'autre. Soumis aux même visions, atteints par les mêmes

[1] Albéric Cahuet: *Un Werther féminin: Lucile de Chateaubriand.* Chez Fasquelle, éditeur.